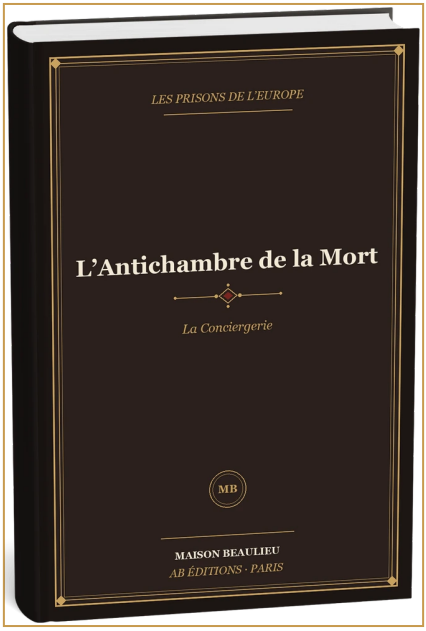
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Prisons de l'Europe · Volume 2 sur 8



L'Antichambre de la Mort

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

1. Le favori et le jugement de Dieu

Pierre de la Brosse, dit le Chirurgien, chambellan de France, écroué en la Conciergerie du Palais au printemps de l'an 1278, pour crime de lèse-majesté, intelligence avec l'ennemi du royaume et péculat. — Extrait le dernier jour de juin pour être conduit aux fourches patibulaires.

Voilà, mot pour mot, ce que porte le plus ancien de nos registres — celui que le feu de 1776 a noirci sur la tranche sans le détruire, et que je feuillette, moi, depuis quarante et un ans, avec les gants de coton qu'on nous donne pour ne point y mêler notre sueur à l'encre du treizième siècle. Une ligne, monsieur. Une seule ligne pour un homme qui gouverna la France par-dessus l'épaule d'un roi, qui fit trembler une reine, qui interrogea Dieu lui-même par la bouche d'une religieuse de Brabant, et qui mourut au bout d'une corde sous les yeux d'un prince qu'il avait offensé. Le greffe ne retient que l'arrivée et le départ; il ne dit rien du chemin. C'est ce chemin que je voudrais vous conter ce soir, à la lueur de cette même lanterne qui a éclairé, avant moi, tant de commis penchés sur ce même pupitre; car il n'est studieux ou observateur qui ne soit surpris de son étrangeté.

Nous sommes au treizième siècle, sous le troisième de nos rois nommés Philippe. Le royaume est jeune encore dans ses institutions, vieux déjà dans ses passions; et de toutes les passions qui rongent les cours, il n'en est pas de plus patiente, ni de plus assurée de sa victoire à la fin, que la jalousie d'un homme qui a trop possédé pour supporter de partager.

Il n'était pas né pour cela. On l'avait connu, jeune, tenant le rasoir et la lancette au service de Louis IX — ce roi que l'on dirait bientôt un saint, et qui avait ce goût, rare chez les grands, de s'entourer d'hommes utiles plutôt que d'hommes bien nés. Pierre de la Brosse savait ouvrir une veine sans trembler, recoudre une plaie de tournoi, composer un onguent qui apaisait la fièvre; et de ces mains habiles à soigner le corps du roi, il avait glissé, sans que personne y prît garde d'abord, vers un art plus périlleux : celui de soigner ses affaires. On riait de lui dans les antichambres — un barbier, entendez, un homme dont le père n'avait ni terre ni nom — mais on cessa d'en rire le jour où l'on s'aperçut qu'il savait, mieux que les seigneurs les plus titrés, deviner l'humeur d'un roi avant que ce roi l'eût lui-même formée.

À la mort de Louis, son fils Philippe, que l'on surnommerait le Hardi, hérita du royaume et, avec le royaume, de ce serviteur devenu indispensable. La Brosse fut chambellan; c'est-à-dire, en ce temps où les titres pesaient moins que la proximité du corps du prince, qu'il était l'homme par qui passaient les audiences, les suppliques, les faveurs, les disgrâces — l'homme dont on flattait l'huissier pour obtenir dix minutes de l'oreille royale. Philippe l'aimait comme on aime un précepteur devenu compagnon; il ne décidait rien d'important sans avoir consulté ce regard aigu, ce visage buriné où rien ne se lisait qui n'eût été voulu. Les chroniqueurs de ce temps, gens d'Église pour la plupart, et qui pardonnaient mal à un fils de rien de gouverner des fils de comtes, ont résumé cette élévation en trois mots dédaigneux : c'était un homme de néant . Ils se trompaient, ou plutôt ils mentaient avec cette bonne conscience que donne le mépris de caste. La Brosse était un esprit vif, patient, retors quand il le fallait — un homme que sa naissance eût dû condamner à mourir barbier, et

que son seul talent avait porté au sommet d'un royaume où l'on ne pardonne jamais tout à fait à ceux qui montent trop vite.

C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine de tout ce qui suivit : non dans quelque noirceur de l'âme, mais dans cette peur particulière aux favoris de rien nés — la peur de redescendre.

Isabelle d'Aragon, première femme de Philippe, mourut jeune, laissant au roi quatre enfants et un veuvage que la raison d'État ne pouvait longtemps tolérer. Deux ans plus tard — on était en l'an 1274 —, Philippe épousa en secondes noces Marie, sœur de Jean, duc de Brabant, lequel escorta lui-même sa sœur jusqu'à Paris et assista, dans la Sainte-Chapelle, aux fêtes de ce mariage.

On dit qu'il n'y eut, de mémoire de courtisan, splendeur pareille. Toute la chevalerie brabançonne avait voulu suivre sa duchesse; toute la noblesse de France s'était pressée pour voir la nouvelle reine descendre les degrés du sanctuaire de saint Louis, sous ces verrières que le roi défunt avait fait élever comme un écrin pour les reliques de la Passion, et où la lumière, ce jour-là, tombait en pluie de couleurs sur les épaules de la mariée. Marie de Brabant était belle — de cette beauté franche et un peu hardie des femmes du Nord, qui ne baissent pas les yeux devant l'admiration qu'elles inspirent —, et elle avait, ce qui est plus rare et plus dangereux encore, de l'esprit. Elle parlait au roi de guerre comme de poésie, recevait les troubadours, riait haut dans les galeries où l'on n'avait guère entendu, depuis la mort d'Isabelle, que le silence recueilli d'un veuvage pieux. Philippe, qui n'avait jamais aimé qu'avec gravité, se surprit à aimer avec bonheur. Et la cour, comme la mer suit la lune, tourna ses regards vers ce nouvel astre.

Ce fut le premier des malheurs de Pierre de la Brosse. Non qu'il eût rien perdu de ses charges ni de ses biens : mais il vit, dans les mois qui suivirent, se dépeupler son antichambre. Les solliciteurs qui, la veille encore, patientaient des heures pour un mot de lui, prenaient racine désormais devant la porte de la reine; les flatteurs, ce peuple sans mémoire, avaient déjà changé d'astre. Il faut peu de chose à la cour pour éteindre ce pâle soleil qu'on nomme la faveur — un mariage suffit.

— On ne me demande plus rien, dit un soir la Brosse à son frère Pierre, chanoine puis bientôt évêque de Bayeux — car les historiens hésitent encore, à ce qu'on m'a rapporté, entre ce siège et celui d'Évreux, et je laisse au lecteur curieux le soin de trancher ce que nos archives elles-mêmes ne tranchent pas —, on ne me demande plus rien, et l'on m'obéit encore. C'est ainsi qu'on sait qu'on est déjà à moitié mort dans l'esprit d'un roi.

— Vous voyez des périls partout, mon frère, répondit l'évêque.

— Je vois ce qui est arrivé une fois et qui peut arriver deux, dit la Brosse. Souvenez-vous d'Alphonse de Castille.

Et de fait, il se souvenait, lui, avec cette précision douloureuse des hommes qui ont frôlé la ruine : deux ans plus tôt, quand le roi de Castille, celui qu'on nommait le Sage et l'Astronome, avait paru instruit à l'avance des plans de guerre de Philippe, toute la meute des envieux s'était jetée sur ce nom qu'elle haïssait, désignant la Brosse comme le vendeur du secret. Il n'avait dû son salut qu'à un miracle de patience et d'habileté; il n'oubliait pas que ce miracle pouvait ne pas se renouveler, et que le jour où la reine, accaparant tout pouvoir et tout crédit, n'aurait plus besoin d'un chambellan pour intercéder

auprès du roi, ce même chambellan deviendrait un poids qu'on écarte, un os qu'on jette. Ce que les moralistes nomment ambition n'est, à la cour, le plus souvent, qu'un accès d'amour-propre inquiet de sa propre chute; et c'est ainsi, par cette peur plus que par cette avidité qu'on lui prêta, que Pierre de la Brosse se résolut à frapper le premier.

Il n'attaqua pas en face — il n'en avait pas les moyens, et l'homme était trop fin pour ignorer qu'un coup manqué contre une reine ne se pardonne jamais. Il employa l'arme des faibles qui savent attendre : la rumeur. Marie de Brabant était d'humeur gaie, de commerce facile; elle aimait les vers, protégeait les jongleurs, riait avec une liberté qui sied mal, aux yeux de certains dévots, au trône de saint Louis. Il restait à la Brosse, malgré sa disgrâce naissante, un noyau de fidèles — les plus rusés, ou les plus habiles à sentir de quel côté tournerait le vent avant que la girouette n'eût bougé — et c'est par leurs bouches qu'il fit circuler ce qu'il n'eût jamais dit lui-même.

— La reine manque de majesté, murmurait-on dans les galeries.

— On cause beaucoup de la reine, répondait-on ailleurs, avec ce sourire entendu qui vaut toutes les accusations.

— C'est une femme qui règne, avait osé dire tout haut l'évêque de Bayeux, comme s'il eût oublié, dans son zèle fraternel, que la loi salique n'interdisait rien de tel à Marie, sinon la couronne elle-même, qu'elle ne réclamait pas.

Ces bruits grossirent en circulant, comme grossit toute rumeur qu'on ne dément pas; la reine seule, trop haute ou trop fière pour s'en soucier, continua de vivre à sa guise, tenant sa cour joyeuse — joyeuse, non licencieuse, il faut lui rendre cette justice que même ses ennemis ne lui refusèrent jamais tout à fait. Mais le roi, qui aimait sa femme

d'un amour tardif et d'autant plus jaloux, finit par entendre ce qu'on chuchotait; et il l'entendit dans des circonstances que la Brosse eut soin, cette fois, de composer lui-même.

Un jour — c'était au Palais, dans cette galerie qui séparait deux tours et donnait sur la rivière, où l'on entendait, l'été, le clapot de la Seine contre les pilotis — la Brosse quittait la grand'chambre, le visage arrangé en ce dépit savant qui n'appartient qu'aux hommes habitués à jouer des visages plutôt qu'à en avoir un, quand une porte s'ouvrit en vis-à-vis de la sienne : c'était Philippe, qui sortait de son appartement. Le roi s'arrêta.

— Qu'avez-vous donc à vous emporter ainsi, Pierre? La reine serait-elle fâchée?

— Non pas, cher sire, Dieu soit loué, répondit la Brosse en baissant les yeux avec cet art des demi-aveux qui font plus de mal qu'un aveu entier. De fâché, il n'y a que moi.

— Pourquoi donc?

— Je me trompais, cher sire. Plût à Dieu qu'il n'y eût que moi de triste… Mais écoutez, écoutez plutôt.

Et le roi entendit, en effet, dans la galerie voisine, un enfant qui pleurait, tandis que plusieurs voix de femmes s'efforçaient de le consoler.

— C'est mon fils Louis, je crois, dit Philippe, dont le front se rembrunit aussitôt. S'est-il blessé?

— Ne m'interrogez pas, sire, dit le chambellan avec une componction qui n'appartenait qu'à lui. Je ne veux brouiller personne; je veux, au contraire, arranger vos affaires.

— Parlez. Je le veux.

— Eh bien, sire — puisque vous l'exigez —, madame la reine a été rude, tout à l'heure, envers votre fils aîné. Elle lui a dit qu'il n'était pas encore roi et qu'il lui devait le respect; puis elle l'a saisi par le bras un peu vivement, et l'enfant a pleuré, car il est fier, et il a raison de l'être, puisqu'il doit régner un jour. « Madame, a-t-il répondu, je dois être roi, c'est la loi. — La loi est injuste », a repris la reine.

Le roi fronça le sourcil, comme la Brosse l'avait espéré, comme il savait qu'il ferait.

— Voyez-vous, sire, j'ai eu tort de parler, dit la Brosse avec ce faux repentir qui referme le piège au lieu de l'ouvrir.

— Non. C'est bien fait, dit Philippe, la voix un peu sourde. La reine a du dépit de n'avoir pas d'enfants encore.

— En eût-elle, sire, votre fils Louis n'en demeure pas moins l'héritier de la couronne, reconnu de tous les bons Français.

Philippe ne répondit rien; mais il traversa la galerie d'un pas pressé, tira son fils du milieu d'un cercle de femmes affairées et l'emmena par les jardins, sa grande main posée sur la petite épaule tremblante de l'enfant. Ce fut, ce soir-là, un événement dans le Palais : on avait vu le roi préférer la compagnie de son fils et de son chambellan à celle de la reine pendant sa promenade du soir, et l'on compta, le lendemain, vingt courtisans de plus dans le cortège de la Brosse. Ainsi va la cour : un nuage suffit pour rassembler à nouveau, autour d'un astre qu'on croyait éteint, tous ceux qui n'attendaient qu'un prétexte pour y revenir se chauffer.

Il y en eut d'autres, de ces nuages, que la Brosse tenait en réserve avec la patience d'un homme qui sait que l'orage ne se fait pas en un jour. Mais Marie était belle, et l'amour du roi, un temps, résista.

Puis vint le mal.

Quelques jours après cette scène de la galerie, le jeune Louis fut saisi d'une fièvre qu'on crut d'abord passagère. On manda des médecins; la Brosse, qui avait gardé de son ancien métier un savoir que nul, à la cour, ne pouvait contester, se pencha lui-même sur l'enfant, mêla ses conseils à ceux des mires, choisit les remèdes. La fièvre, loin de céder, empira; l'enfant se tordit bientôt dans des convulsions qui glaçaient d'horreur les femmes assemblées autour du lit, et après quelques jours d'une agonie aussi brève que cruelle, il expira, un matin, entre les bras de sa nourrice.

On ne meurt pas naturellement dans un palais — c'est une vérité que le peuple ignore et que les grands savent trop bien. La Brosse, le premier, exigea que le corps fût ouvert; et l'on découvrit, sur la peau livide du petit cadavre et jusque dans ses entrailles, ces taches sombres que l'on attribue d'ordinaire, faute de mieux comprendre, à quelque poison, alors qu'elles peuvent tout aussi bien signer le passage d'une de ces fièvres malignes qui emportent tant d'enfants sans qu'aucune main criminelle n'y soit pour rien. Mais qui, dans un palais, se contente d'un hasard quand un crime est plus commode à croire?

Vingt voix, aussitôt, s'élevèrent pour crier à l'empoisonnement — et il ne manquait, pour désigner la coupable, qu'à regarder autour de soi qui avait intérêt à ce deuil. La reine, dont on savait la froideur récente envers cet enfant qui n'était pas le sien et qui promettait, par

sa seule existence, de réduire à peu de chose l'avenir des fils qu'elle pourrait donner au roi, la reine devint, en un jour, l'accusée que chacun désignait tout bas, puis tout haut.

— C'est la reine qui a empoisonné le fils du roi, répétaient les amis de la Brosse, et lui-même le premier, saisissant cette occasion qu'il n'avait pas fabriquée, mais qu'il sut si bien exploiter qu'on eût pu croire qu'il l'avait attendue.

Marie de Brabant, comprenant trop tard le péril où l'avait mise cette accusation, en appela d'abord à l'amour de son époux; mais Philippe, dans sa première douleur, resta froid, incertain, partagé — cette pire des conditions pour un homme qui a deux affections et ne sait plus laquelle croire. Alors la reine, conseillée par ses proches ou simplement portée par sa propre colère, retourna le fer :

— Ce n'est pas moi qui ai empoisonné Louis, s'écria-t-elle un jour devant la cour assemblée. C'est le chambellan lui-même qui a commis ce crime, afin qu'on me l'impute!

L'accusation frappa la Brosse de stupeur — ou parut le frapper, car avec cet homme on ne savait jamais tout à fait où finissait le naturel et où commençait l'art. Faute de preuves d'un côté comme de l'autre, il dut se défendre comme la reine devait le faire, par les seuls arguments qu'offre la vraisemblance :

— Madame la reine avait tout intérêt à la mort de ce prince, plaida-t-il devant le roi. Elle veut que ses enfants règnent un jour; elle sait que les fils d'Isabelle lui feront toujours ombrage; et peut-être n'a-t-elle jamais pardonné à la mémoire de la première reine d'avoir donné au roi quatre héritiers là où elle-même n'en a point encore donné un seul.

— Si j'avais voulu tuer ce prince, répliqua Marie avec cette franchise hardie qui était sa nature même, je me serais servie de mes propres gens. Or aucun des miens n'a approché Louis durant sa maladie : c'est le chambellan qui a choisi les médecins, qui a désigné les serviteurs, qui a lui-même indiqué les remèdes. Aurais-je risqué de trahir mon crime devant des gens tout dévoués à me perdre? Rien n'est plus simple que de découvrir la vérité, sire : que tous ceux qui ont approché le prince mourant soient mis à la question. Un seul aveu suffira pour me justifier entièrement.

C'était là un remède violent, digne d'une reine qui n'avait jamais craint le sang versé pour une juste cause — car telle était l'époque, où la souffrance de quelques innocents de basse condition ne pesait pas lourd dans la balance d'une réputation royale. Mais la Brosse, qui savait le roi encore attaché à sa femme, quoique moins qu'auparavant, sut manœuvrer pour qu'on ne torturât personne; et l'accusation, faute de bourreau pour la trancher, demeura suspendue entre les deux têtes rivales, comme une épée qu'aucune main n'ose enfin abattre.

Un esprit aussi habile que celui de la Brosse ne pouvait se satisfaire longtemps de cette incertitude où il devinait, mieux que personne, tout le péril qu'elle recelait pour lui : car un soupçon qui ne tranche pas finit toujours par retomber sur celui qui a le moins d'appuis, et la reine, malgré tout, restait reine. Il résolut donc de porter l'affaire devant ce tribunal que les hommes de ce siècle croyaient plus sûr que tous les autres : celui de Dieu même.

Une accusation capitale, en ce temps, n'était pas seulement affaire de paroles : c'était un défi. L'accusateur se présentait en armes devant les juges, mettait sa vie dans l'un des plateaux de la balance, et si l'accusé trouvait un champion pour le défendre, le combat tranchait ce

que les hommes n'avaient su démêler. On appelait cela le jugement de Dieu, et l'on y croyait avec cette foi absolue qui dispense de réfléchir.

La Brosse, sans se compromettre lui-même, fit accuser la reine par un homme qui lui devait tout, et qui se présenta donc, cuirassé, devant les juges assemblés dans la grand'salle du Palais, soutenu par cet appui redoutable qu'on devinait sans le voir. La terreur d'affronter, derrière un simple chevalier, la puissance entière du chambellan écarta tous ceux qui eussent voulu, par simple honneur, soutenir l'innocence de Marie; et selon l'usage, l'accusateur devait, à trois reprises, lancer son défi à voix haute avant que le silence ne valût condamnation.

Le premier appel résonna dans la grande salle et ne trouva nulle réponse. Le second, de même, se perdit sous les voûtes sans qu'un gantelet tombât aux pieds du héraut. Chacun, déjà, comptait la reine pour perdue — quand, au troisième appel, un grand bruit s'éleva du fond de la salle, et l'on vit s'avancer, la visière baissée, une troupe de chevaliers qu'on n'attendait pas. À leur tête marchait un homme d'armes magnifiques, un panache aux couleurs de Brabant ombrageant son cimier d'or.

Marie poussa un cri de joie. La Brosse, dit-on, pâlit — lui qui pourtant ne pâlissait jamais. Le chevalier releva son gant, découvrit son visage, et dit d'une voix qui portait jusqu'aux dernières travées :

— Moi, Jean, duc de Brabant, je soutiens que celui-là a menti qui accuse de meurtre Marie, ma sœur, reine de France; et me voici pour engager le combat. Héraut, parlez.

Le héraut lut la formule du défi; une trompette sonna; et jamais silence ne pesa plus lourdement sur une assemblée si diversement

agitée — les uns tremblant pour la reine, les autres pour l'homme qu'ils avaient soutenu, et tous comprenant qu'il ne s'agissait plus, désormais, d'un simple procès, mais d'un duel entre deux maisons.

L'accusateur, sous son armure, restait fasciné par le regard de ce prince qui lui faisait face — car quel courage suffit à engager le fer contre un adversaire dont la seule prestance annonce la défaite? La Brosse chercha des yeux son champion, pour lui donner par son propre regard la contenance qui lui manquait; mais l'homme, sentant que son protecteur ne pesait plus, dans cette salle, du même poids que le duc de Brabant, comprit qu'il n'avait plus rien à gagner à mourir pour une cause déjà perdue. Il baissa la tête et ne répondit pas.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

ÉDITION COMPLÈTE DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT

La suite de « L'Antichambre de la Mort » vous attend

Recevez l'ouvrage intégral (EPUB avec ex-libris à votre nom, compatible Kindle, Kobo, Apple Books, smartphone et ordinateur) dans les minutes qui suivent.

Débloquer et lire le livre complet (EPUB — 12,90 €) →

Offre Trilogie : les 3 premiers tomes réunis (24,90 € au lieu de 38,70 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/prisons-europe-tome2